

Hier au soir à Jausiers : Daniel L'Homond Pontouquète : de Jausiers à Pampeligosse



Devant la bibliothèque, au milieu d'une rue qu'on a simplement barrée en deux endroits, une simple chaise, voilà la scène du conteur, en face de quelques rangées de chaises pliantes pour les auditeurs d'un soir. C'est on ne peut plus basique, mais suffisant pour partir sur les traces de Pontouquète, cet être à la fois humain et un peu magique, que Daniel L'Homond fait partir en direction utopique de Pampeligosse. Personnellement ce Pontouquète me fait penser à une sorte de Don Quichotte par sa naïveté et ses rêves. En même temps, il y a en lui de la truculence du Gargantua même s'il n'en a pas la taille. En revanche, Cagagnaire, lui, en a les dimensions géantes.

En tous cas, c'est un homme, il n'y a pas d'erreur puisqu'il tombe amoureux de la belle Ananké, d'une Napolitaine en transe et de diverses fées ou diabesses, mais à chaque fois, le pòvre, il se ramasse !

J'ai adoré les petits «Voilà» qui courent partout, je pensais aux petits êtres sympathiques et minimalistes qui grouillent dans le film d'animation « Moi, moche et méchant » !

Bien sûr il y a toutes sortes de péripéties, mais je vous en fais grâce, d'ailleurs je ne les ai pas toutes retenues car c'est trop foisonnant et la logique plutôt échevelée.

Ce qui m'a le plus emballé dans cette épopée à la fois rustique et flamboyante, c'est le plaisir manifeste et gourmand du conteur à ciseler la langue et les mots. Les événements sont toujours matière à jouer avec les vocables, à les étirer dans tous les sens pour en extraire tout le jus : de la simple orangeade citronnée/citronnade orangée, à la tarte aux « brimbelles / autre nom des myrtilles ou brimbilles autre nom des myrtilles ».

Il y a, c'est sûr, de l'humour dans ces jeux de mots, ces doubles ou triples sens et surtout de la subtilité, une attention de fin gourmet aux sonorités, aux assonances, à ces trouvailles multiples. Il met en scène un rémouleur de mots, en vérité je crois que c'est lui-même qui rémoule les mots usés pour leur donner une seconde vie !

Ce ne sont pas seulement les mots du conteur qui nous font voyager, ce sont parfois ses formidables images. Je prendrai pour exemple l'épisode de la digestion de Pontouquète (avalé au sein d'une chocolatine) par Cagagnaire, telle un tambour de machine à laver : Pontouquète s'accroche aux pustules, l'alka-selzer de faire tout bouillonner et l'odeur... Je n'en dis pas plus !

C'est sûr, le L'Homond s'est vraiment lâché, comme il dit. Il s'est fait plaisir, sans contrainte et le public s'esclaffe, tous âges confondus.

Enfin je ne peux passer sous silence les « respirations » en musique que Daniel nous a offertes, en s'accompagnant du « piano du pauvre », son petit accordéon. Il joue et

chante ses propres compositions (il a gagné sa vie autrefois en chantant !) et un chant révolutionnaire espagnol (Le passage de l'Ebre) puisque Pontouquète se trouve transporté aussi dans le temps (« en traversant l'étang ») au milieu de la guerre d'Espagne.

Bon il faut bien laisser la place, je vous abandonne Pontouquète, rouflaquette, roubignolle... euh j'arrête !

AdB



PROSPECTU'
Gazette des Rencontres
de la Parole
Directeur de la publication
Christiane Belœil
Rédacteurs
Anne De Belleval
Franck Berthoux
Visuel :
Serge Fiorio
imprimé par CG04

NE PAS JETER
SUR LA VOIE PUBLIQUE

Prospectu' n°6 - Lundi 19 août 2013

PROSPECTU'

Gazette des Rencontres de la Parole dans les Alpes de Haute-Provence

numéro 6
Lundi
19 août 2013

Coralia Robriguez, Robert Seven Crows, Joan Pawnee Le chant des Amériques

Ce soir, quelques Amériques, Cuba et Québec, viennent à nous. Des Amériques profondément métissées d'Afrique, des Amériques d'avant Jacques Cartier ; des Amériques peu connues de nous, mais si vivaces dans le cœur des femmes et des hommes qui les composent.

Que votre soirée soit douce et enchantée.



Sur le chemin de nos rencontres...

No hay camino, es caminando que se hace el camino (Antonio Machado)...

Sur les chemins de nos Rencontres, nous ramassons, ça et là, quelques paroles, quelques images. Cailloux blancs ou noirs, traces sur notre chemin, ils ont été posés là, simplement pour nous, et notre très sélective conscience glane au fil des mots ceux qui murmurent pour elle... Le temps ainsi s'éternise et notre besace se remplit.

Oui, le chemin est intérieur et mon choix ne sera probablement pas le tien, ni celui de mon ami... En véritable alchimiste, chacun de nous transformera toutes les situations offertes. Secrètement s'enraci-

nera dans nos cœurs la parole que nous garderons, celle que nous aurons choisie parce que, elle seule saura emplir notre nuit et nous donner force et vigueur.

Avec sincérité, avec humilité, écoutons...

Christiane Belœil

Mardi 20 août
Jean David, Nathalie Le Boucher,
Daniel L'Homond, Joan Pawnee,
Coralia Rodriguez, Robert Seven Crows
ensemble au Brusquet



Ce soir à La Palud-sur-Verdon : Coralia Rodriguez
Entre conte et théâtre



Prospectu' a rencontré
 Coralia Rodriguez.

Quelle sorte de contes penses-tu raconter ce soir, à La Palud sur Verdon ?

Je vais sans doute raconter des histoires drôles légères parce que j'aime faire rire, faire rêver. Et je mettrai aussi une histoire plus grave car s'il y a de l'émotion, si les gens sont touchés, je pense que c'est bien aussi. Le conte c'est un voyage dans tous les recoins de l'univers du conteur. Le rire, ça fait beaucoup de bien mais réfléchir c'est aussi important. C'est vrai que tout n'est pas drôle chez nous, mais à Cuba il y a aussi une joie de vivre à laquelle nous tenons beaucoup. Le rire est un peu une arme pour survivre aux problèmes de la vie quotidienne. Il y a des choses qui ne sont pas gaies dans notre société mais je pense que c'est un peu pareil partout.

Quelle différence fais-tu entre ton travail de conteuse et celui de comédienne ?

Quand j'ai envie de raconter une histoire, c'est parce qu'elle me parle, c'est comme si elle me demandait de la raconter. Que ce soit une histoire de la tradition orale que j'écoute, ou une histoire que je lis dans un livre ; même si je fais appel à un œil extérieur pour la mise en forme, il n'y a pas de mise en scène comme au théâtre. J'ai une autre liberté et l'approche est différente parce que je n'ai pas à construire un personnage à lui donner vie. Dans ce cas je suis un peu en arrière-plan de l'histoire, je prête ma voix à une histoire mais je suis toujours Coralia Rodriguez. Le but c'est de transmettre l'histoire, même s'il doit y avoir une mise en forme, une attention à l'habillement, à ce que la voix soit bien placée, même si l'histoire s'enrichit d'un chant. En revanche, quand je fais du théâ-

tre, j'ai un metteur en scène qui m'appelle, me donne une pièce écrite par un dramaturge, sauf si c'est une création collective mais il y a toujours un chef qui dirige. Je suis choisie comme comédienne et je dois incarner un personnage, je dois le construire. Et on est une voix parmi d'autres voix communes qui vont raconter l'histoire, toujours sous la baguette du metteur en scène. Ici en Europe j'ai beaucoup travaillé avec Hassane Kouyaté qui est metteur en scène et aussi conteur. Il emploie parfois cette technique venue de Peter Brook de l'acteur-conteur : à un moment donné l'acteur sort de son personnage et il raconte quelque chose, mais toujours avec les armes du théâtre : maquillage, costumes etc.

Est-ce qu'il n'y a pas au théâtre quelque chose de très reproductible chaque soir ?

Oui tous les soirs ça va être la même chose, idéalement ça doit durer le même temps, on fait les mêmes déplacements, il faut respecter le texte, dire toujours le même.

Dans tes contes d'une fois à l'autre tes mots peuvent changer ?

Oui c'est pourquoi pour moi c'est difficile en français : au début je n'avais pas la connaissance suffisante du français pour improviser ; dès que je quittais ma partition ça dérapait ! Alors que maintenant je peux me le permettre, je peux intégrer ce qui se passe dans le public, je l'interpelle, et mon histoire ne sera jamais la même aujourd'hui que demain et c'est ce que j'appelle vraiment raconter.

Hier au soir à Allos : Nathalie Le Boucher
La naissance du fleuve Gange

Toute vêtue de bleu, tenant dans ses mains une robe d'azur qu'elle fait tourner en dansant, Nathalie Le Boucher se présente à nos yeux de curieux intrigués dans un silence singulier.

« *Le fleuve Gange prend sa source sur la plus haute montagne de l'Himalaya et s'étire à travers l'Inde sur plus de trois mille kilomètres...* »

Nous, gentils spectateurs européens qui nous rengorgeons avec le Danube, on en reste comme deux ronds dans l'eau.

La conteuse entreprend de raconter comment la déesse Ganga qui deviendra plus tard le Gange, sauve la terre et l'humanité de la sécheresse. Mais cela ne se fera pas sans mal ! Aventures, batailles, jalousie sont à l'affiche. Le rythme impulsé par la conteuse au débit de son épopée est semblable à celui du fleuve : tantôt tumultueux, tantôt calin et paresseux... mais à peine a-t-on le temps de souffler que le récit redevient ardent, fougueux.

Tissant son histoire d'une gestuelle dansante, Nathalie capte son auditoire comme personne ; des plus jeunes aux plus âgés, on est



tous embarqués dans la barque flottant sur les vagues d'une Parole que d'aucuns découvrent pour la première fois. Nous, Français moyens, fiers de nos ancêtres les Gaulois, sommes médusés.

On rit aussi. Soixante mille braillements de nouveaux-nés affamés, c'est drôle. Soixante mille bébés tétant goulument les seins énormes d'un régiment de nourrices, c'est encore plus drôle. On voit parfaitement les mamelles gonflées de lait où s'agrippent des grappes d'enfants avides. Et l'on ne se prive pas de rire.

David, le régisseur, ayant réalisé une belle lumière, les jeux d'ombres contre le mur du fond ajoutaient de l'ampleur et du mystère au spectacle.

Au final, Nathalie (maintenant que nous la connaissons mieux, nous pouvons l'appeler par son prénom) nous a gratifiés d'une belle soirée.

Nous, vacanciers et autochtones toujours un peu imbus de nos légendes locales, sommes repartis les yeux pleins d'étoiles (de mer) avec un horizon plus large et plus ouvert.

FB

Joan Pawnee & Robert Seven Crows au Castellet



Robert Seven Crows raconte, chante et joue de la guitare. Joan Pawnee chante et lit des poèmes.

Des poèmes puissants dans lesquels sont célébrées la Nature et la Femme. En voici un de la lectrice elle-même.

PAS UN MOT DIT !

- Des vagues de souvenirs remontent à la surface et viennent frapper les berges de ma mémoire.

La violence du ressac m'emporte au loin dans un vaisseau de mensonges. Je deviens capitaine en mer dans une tempête de mépris au milieu d'une comédie que je n'ai pas choisie.

Je ne sais pas naviguer dans ces eaux troubles, je ne sais pas !

Pas un mot dit !
 Maudit silence !

Qu'il est loin le temps où j'étais dans mon canot d'innocences à attraper grenouilles et wawarons.

- Pas de carte ou de boussole pour

m'aider à retrouver la terre de mon territoire. Terre de mon jardin, territoire de mes ancêtres.

Je m'accroche au gouvernail de ma vie, je me hisse sur la pointe des pieds pour voir au loin, au-delà du brouillard d'inconsciences et de la pluie de menterie.

Je me retrouve en finale épuisé, échoué comme une épave sur une terre inconnue.

Pas un mot dit !
 Maudit silence !

Qu'il est loin le temps où j'étais dans mon canot d'innocences à attraper grenouilles et wawarons.

Joan Pawnee, septembre 2011